

**LE PROBLÈME DU TEMPS**

Qu'est-ce en effet que le temps ? Qui serait capable de l'expliquer facilement et brièvement ? Qui peut le concevoir, même en pensée, assez nettement pour exprimer par des mots l'idée qu'il s'en fait ? Est-il cependant notion plus familière et plus connue dont nous usions en parlant ? Quand nous en parlons, nous comprenons sans doute ce que nous disons ; nous comprenons aussi, si nous entendons un autre en parler.

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent.

Comment donc, ces deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être du temps, doit rejoindre le passé, comment pouvons-nous déclarer qu'il est aussi lui qui ne peut être qu'en cessant d'être ?

Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus.

**SAINT AUGUSTIN, LES CONFESIONS, Livre XI, Chapitre XIV, 396 (éditions Flammarion 1964)**

Le temps n'est-il pas d'abord - et au moins - un mot ? Oui, mais son sens ne semble pas solidement fixé dans le granit : est-il synonyme de simultanéité, comme dans l'expression « il fait toujours deux choses en même temps » ? Renvoie-t-il à l'idée de succession, comme dans la phrase « le temps viendra où ce livre sera fini » ? À celle de durée, comme dans « l'auteur a manqué d'un peu de temps - oh, pas de beaucoup - pour achever l'écriture de son ouvrage » ?

De fait, le même mot englobe confusément trois concepts distincts, la simultanéité, la succession et la durée, et permet ainsi de dire tout à la fois le changement, l'évolution, la répétition, le devenir, l'usure, le vieillissement, peut-être même la mort. Pareilles ambiguïtés perturbent ceux qui attendent que le sens des mots jaillisse, univoque, des mots eux-mêmes.

Pascal disait du mot temps qu'il est un mot « primitif », au sens où il fait partie de ces termes si fondamentaux qu'il serait impossible - et de toute façon inutile - de les définir !. On pourrait lui objecter qu'il existe de multiples définitions du temps, certaines qu'il connaissait : « le temps est l'image mobile de l'éternité immobile » (Platon), ou bien « le nombre du mouvement selon l'avant et l'après » (Aristote) ; d'autres plus récentes : « ce qui passe quand rien ne se passe » (Giono), ou bien ce qui fait que toute chose réelle est en train d'être... Mais - et c'est ce qui donne raison à l'auteur des *Pensées* — toutes ces prétendues définitions du temps, en fait, n'en sont pas : ce ne sont que des images, des tautologies, des déplacements, puisque toutes présupposent, en amont d'elles-mêmes, l'idée de temps (vieuse question logique : comment fonder les fondamentaux ?). À la prolifération du signifié, elles répondent par l'éparpillement des métaphores. Mais, comme disait Montaigne, « on ne fait là qu'échanger un mot pour un autre mot, et souvent plus inconnu <sup>2</sup> », de sorte que l'essentiel du temps se trouve laissé dans la pénombre du langage. Croyant parler du temps, on parle d'autre chose...

**Étienne KLEIN, LES TACTIQUES DE CHRONOS, éditions FLAMMARION, 2004**

**REPRÉSENTATIONS DU TEMPS : LE FLEUVE, LE CERCLE, LE SON**

Il est difficile de représenter le temps. Bergson explique notamment que le geste de la spatialisation du temps (le fait de le transformer en ligne) nous donne une fausse image de lui, et peut conduire à des paradoxes comme ceux de Zenon.

On note cependant trois types « d'images » ou de « représentants » qui reviennent le plus souvent pour figurer le temps (en dehors de la ligne ou de la flèche).

C'est d'abord la métaphore du fleuve qu'on retrouve chez Heraclite (« on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve »), chez Kant (Deuxième analogie de l'expérience), chez Merleau-Ponty (le fleuve et le jet d'eau dans la *Phénoménologie de la perception*).

C'est ensuite la figure du cercle (cf. *Éternel retour*). Comme le dit Schopenhauer : « *Le temps peut se comparer à un cercle sans fin qui tourne sur lui-même ; le demi-cercle qui va descendant serait le passé ; la moitié qui remonte l'avenir. En haut est un point indivisible, le point de contact avec la tangente ; c'est là le présent inépuisé. L'objet qui manifeste la volonté a pour forme essentielle le présent, ce point sans étendue qui divise en deux le temps sans bornes, et qui demeure en place, invariable, semblable à un perpétuel midi, auquel jamais ne succéderait la fraîcheur du soir.* » Enfin, la philosophie dit du son ou de la musique qu'ils peuvent donner une bonne idée du temps : Nietzsche dit « qu'il n'y a pas meilleur argument que la musique en faveur de l'idéalité du temps ».

Husserl donne l'exemple du son pour désigner au début de ses *Leçons* le « tempo-objet ». Bergson, surtout, utilise souvent la mélodie pour donner une idée de la « durée ».

**SUCCESION** La succession est un ordre qui suppose que deux choses ne peuvent coexister : ainsi, les instants qui composent le temps ne peuvent coexister, l'un doit nécessairement disparaître pour qu'un autre apparaisse.

Selon la définition de Leibniz, l'espace est, au contraire, l'ordre des coexistences : l'espace est ce dont les parties peuvent coexister : « *l'espace marque en termes de possibilité un ordre de choses qui existent en même temps... : et lorsqu'on voit plusieurs choses ensemble, on s'aperçoit de cet ordre des choses entre elles* ».

Au contraire, le temps est défini par Leibniz comme l'ordre des successions, en tant précisément que les parties du temps ne sauraient être présentes simultanément. Chez Kant, la succession est déterminée comme schème de l'imagination, illustré par exemple par l'image de la ligne que l'on trace. C'est ce schème qui rend possible l'application du concept de cause. Kant distingue dans la *Critique de la raison pure* (Deuxième analogie de l'expérience) une succession subjective d'une succession objective. Dans la première, par exemple dans le cas de la perception d'une maison, je peux regarder d'abord le toit, puis la base de la maison, ou d'abord la base, puis le toit de cette même maison. Cette succession est arbitraire, et son ordre dépend de ma fantaisie. En revanche, la succession objective détermine un ordre qui ne peut être modifié. Il en est ainsi quand je vois un bateau descendre le cours d'un fleuve : ce bateau est d'abord en amont, puis en aval, et il est impossible que le bateau soit d'abord perçu en aval, puis en amont. Ici, l'ordre de mes représentations est déterminé par une règle de causalité (le bateau est d'abord en amont pour être ensuite en aval).

En appliquant le principe de causalité à la succession, celle-ci devient objective. Avec cette succession objective des phénomènes, on accède ainsi à un temps ordonné et causal. On notera ici que chez Kant le temps est compris comme « *a priori* » à partir d'une expérience : ce n'est en effet que lorsque je vois le bateau descendre d'amont en aval que je découvre en moi ce principe de la succession dans le temps selon la loi de causalité. Le temps révèle son caractère *a priori* avec et après une expérience concrète ! Ou encore, ce n'est qu'au contact de la phénoménalité que le temps se manifeste comme idéalité *a priori*.

**TEMPS LINGUISTIQUE**

Comme le dit Émile Benveniste au début des *Problèmes du langage*, « **c'est par la langue que se manifeste l'expérience humaine du temps, et le temps linguistique nous apparaît également irréductible au temps chronique et au temps physique. Ce que le temps linguistique a de singulier est qu'il est organiquement lié à l'exercice de la parole, qu'il se définit et s'ordonne comme fonction du discours** ». Dans le temps du discours, en effet, le présent est le présent de celui qui prend la parole et qui dit « je ». Il existe pour Benveniste un statut « axial et générateur » du présent. Le présent du discours est ainsi « déictique » (le : je-ici-maintenant).

**Dans *Temps et Récit*, Paul Ricœur explique que c'est la littérarité qui temporalise, et qu'il y a du temps lorsqu'il y a aussi un récit.** La thèse développée par Ricœur dans *Temps et Récit* consiste à dire que « **le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif, et que le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle** ».

Ainsi, **le temps ne se manifeste que par le récit, et le récit en retour se manifeste s'il restitue l'expérience temporelle.** L'objectif de Ricœur dans *Temps et Récit* poursuit celui porté par *La Métaphore vive*. Dans cet ouvrage, Ricœur montre que la métaphore, qui rapproche des champs lexicaux différents, crée « une nouvelle pertinence par une attribution impertinente ». Le récit, lui aussi, synthétise et rassemble de l'hétérogène ; le récit invente une intrigue qui combine de manière inédite une diversité de causes, de buts, d'agents, de hasards. Le récit comme la métaphore sont les produits d'une imagination productrice, et d'un schématisme synthétique que Kant a bien caractérisé dans la *Critique de la raison pure* (cf. Introduction). En effet, selon Kant, le schématisme permet d'appliquer et d'homogénéiser des éléments différents (la catégorie et le divers phénoménal). Mais le récit se distingue de la métaphore en ceci que le premier va s'exercer dans le champ temporel de l'action qu'il mime, tandis que la métaphore s'exerce plutôt dans le champ de valeurs sensorielles et esthétiques. Récit et métaphore appartiennent par conséquent tous deux à un discours qui nous permet de comprendre le monde autrement, et de faire émerger à la fois une nouvelle intelligibilité métalinguistique et une vérité refusée par la description ordinaire et directe. Simplement, si la métaphore poétique refigure un champ esthétique, l'intrigue du récit mime un champ pratique. Cette mimesis de la temporalité de l'action s'articule selon Ricœur autour de trois niveaux de narrativité que l'intrigue va faire concorder de manière causale.

À un premier niveau (**Mimesis I**), l'intrigue suppose une familiarité conceptuelle, symbolique et temporelle entre le narrateur et son auditoire : l'auditoire pré-comprend par exemple ce que signifie un personnage, un geste dans son contexte, le fait que le récit ait une fin.

**Mimesis II**, à un deuxième niveau, fait apparaître le récit, et ouvre le royaume de la fiction. Cette fiction n'est pas fictive, elle produit une vérité en mettant en intrigue des facteurs hétérogènes (les agents, les buts, les circonstances, etc.) qu'elle médiatise et refigure. Le comme si de la fiction présente une mise en attente d'une conclusion, d'une fin. Dans l'acte de raconter, la fin est dans le commencement et le commencement dans la fin.

**Mimesis III** représente l'interaction entre l'univers du récit et le monde du lecteur. Cette ultime étape du processus de compréhension est décisif : le récit développe une possibilité de monde propre et habitable. Ainsi, « **la poétique de la narrativité répond et correspond à l'aporétique de la temporalité** » : la *Poétique* d'Aristote répond aux *Confessions* de saint Augustin. Et l'histoire comme historiographie participe elle aussi de cette compréhension narrative dégagée par la mimesis. Enfin, le récit fictif, le roman, articule le temps de telle façon que son monde devient « habitable ».

**Le temps est par conséquent narratif, et ne peut pas apparaître autrement que par cette refiguration narrative ; et, inversement, cette narrativité de l'intrigue est temporelle, et n'atteint sa pleine signification que si elle sait imiter le champ temporel de l'action. Le temps et le récit forment alors un cercle herméneutique vertueux en se présupposant l'un l'autre.**

Enfin, il faut noter que le temps est présent à de nombreux niveaux dans le langage : au niveau du verbe évidemment et de la grammaire qui le supporte (passé/présent/futur), mais aussi des adverbes, des compléments de temps, des dates. L'analyse littéraire distingue ainsi le temps propre à l'histoire ou au récit (in-tradiégétique), du temps de l'écriture et du temps de la lecture (extradiégétique).

**CALENDRIER**

Dans *Temps et Récit III* : « Le temps raconté », Seuil, 1985, (p. 266-268), Paul Ricœur explique que le temps calendaire unifie le temps cosmique du mouvement des astres et le temps vécu, biologique et social.

Le calendrier est né de cette humanisation du temps cosmique et de cette cosmologisation du temps vécu. Le temps du calendrier occupe une position médiane entre le temps cosmique et le temps vécu. Avec lui se met en place le temps historique.

À la croisée du temps cosmique et du temps vécu, l'homme invente ainsi sa place. Le temps historique organise le temps selon un axe horizontal qui va permettre à l'homme de se situer et de situer des événements à partir d'un moment zéro. Ce moment zéro est un événement fondateur (la naissance du Christ, par exemple). Avec cet axe, et avec un repère au moins sur cet axe, l'homme peut s'orienter dans le temps et parcourir l'axe dans un sens comme dans un autre. Le temps calendaire procède donc d'un besoin d'orientation et d'homogénéisation sociale chez l'homme.

Si le calendrier est le résultat d'une homogénéisation et d'une socialisation partagée, il est aussi le produit d'une spatialisation. Le temps du calendrier est un temps qui ressemble au temps construit et prévisible des physiciens. C'est un temps uniforme qui permet de faire des calculs. Comme l'explique à de nombreuses reprises Bergson dans son œuvre, un physicien est capable de prévoir et de calculer l'apparition d'une comète dans une centaine d'années. Le temps n'est ici qu'une juxtaposition de moments équivalents et extérieurs les uns aux autres. Ce temps-là est un temps spatialisé, solidifié par l'intelligence qui a besoin de repères et d'objectivités partageables et simplifiées dans le langage.

**La vraie durée pour Bergson est ailleurs. Elle est dans l'intervalle vécu.** Pour reprendre l'exemple du physicien, le temps qu'il calcule serait une durée véritable s'il en vivait chaque intervalle ! Bergson, dans un exemple resté célèbre, dit : « si je veux me préparer un verre d'eau sucrée, j'ai beau faire, je dois attendre que le sucre fonde [...]. Ce petit fait coïncide avec mon impatience, c'est-à-dire avec une certaine portion de ma durée à moi, qui n'est plus allongeable ou rétrécissable à volonté. Ce n'est plus du pensé, c'est du vécu. Ce n'est plus une relation, c'est de l'absolu », (*L'Évolution créatrice* Édition du Centenaire, p. 502).

Cette phrase (« je dois attendre que le sucre fonde ») manifeste une durée incompressible : pour que le sucre fonde, il faut vivre ces intervalles que nous ne pouvons pas ne pas accompagner puisque nous sommes les témoins de la totalité du processus. L'exemple du sucre qui fond permet de constater, pour un moment même court, cette plénitude de la durée. Le sucre ne fond pas d'un coup, il fond progressivement. De la même façon, la liberté propre à la durée dont parle Bergson, c'est cette durée étale et personnelle que je vis et à laquelle je participe dans tous ses intervalles.

Lorsqu'un enfant vient au monde, **il naît à la fois dans l'espace et dans le temps**. Son existence sera reconnue autant par le jour et le lieu de sa naissance que par le nom qui lui sera attribué et qui le désignera. Vivant, c'est dans l'espace et dans le temps qu'il poursuivra son existence.

Capable de ressentir et doué de mouvement, le très jeune enfant éprouve toutes les sensations qui en découlent comme il ressent celles qui tiennent aux besoins de son corps vivant. **Or aucune sensation - même diffuse ou latente - n'est intemporelle et non localisée.** Dès que les premiers besoins sont satisfaits, l'enfant se souvient, lorsqu'ils réapparaissent, de la satisfaction ressentie qui apaise et éteint l'appel. Alors le besoin devient désir. Et commence l'expérience de l'attente, de l'anticipation, c'est-à-dire l'expérience du temps, l'expérience du temps vécu. Et l'enfant voit les déplacements de sa mère, des personnes et des objets qui l'entourent. Il ressent et voit certains de ses propres mouvements. Or tout mouvement a une durée (selon Aristote « le temps est intelligence du mouvement »), toute durée n'est d'abord sensible qu'au moment où elle commence, où le mouvement s'inscrit dans l'espace, et qu'au moment où elle finit, où le mouvement cesse. Tous les sens de l'enfant contribuent à cette aperception, et ainsi commence la reconnaissance sinon la connaissance de son univers.

*Denise SADEK-KHALIL, LE TEMPS PRIS ET APPRIS, in revue enfances et psy, n°13, VIVRE LE TEMPS éditions ERES, 2000.*

*Pourquoi raconter ? Certes on peut raconter pour des tas de raisons : par exemple pour s'amuser ou parce qu'on vous le demande. Mais l'opposition libre choix - contrainte vaut pour à peu près toute activité. **Peut-être, plus spécifiquement, raconte-t-on parce que de l'enfant au vieillard, nous sommes pris dans le temps et qu'aucun discours théorique ne rend vraiment compte de cette dimension de répétition - nouveauté, attendu - surprise qu'est la vie pour chacun de nous.** Raconter est assurément un jeu. C'est peut-être le jeu le plus sérieux.*

*Frédéric FRANÇOIS, in ENFANTS ET RECITS. Mises en mots et « reste ». éditions Septentrion 2004*

Les recherches ont montré que, **dès l'âge de trois ans, les enfants sont capables de raconter des histoires correctement structurées, cohérentes, même si elles restent encore rudimentaires, mais à condition qu'il s'agisse de faits de la vie réelle, qu'ils ont vécus à la fois physiquement et émotionnellement.**

Tous les événements qui ont amusé les enfants ou les ont fait pleurer, ceux qui les ont mis en colère, les ont rendus jaloux, ou bien tristes sont plus faciles pour eux à raconter sous forme de récits bien structurés que ceux dans lesquels ils n'ont pas été impliqués émotionnellement. On l'explique par le fait que l'enfant parvient à former des représentations fortes de ses expériences émotionnelles, représentations qui lui fournissent un contenu pour le récit qu'il en fera par la suite. Ces expériences peuvent le dispenser du travail d'agencement des différentes parties du récit : il n'aura pas à organiser une structure en partant de rien. En revanche, les histoires plus compliquées, celles qui relatent des événements qu'il n'a pas vécus directement, ou les histoires de pure fiction exigent qu'il se livre, en temps réel, à un traitement complet. Chez les très jeunes locuteurs, la cohérence en souffre. Ceux-ci parviennent à correctement structurer des histoires vécues personnellement, alors qu'il faudra attendre nettement plus longtemps pour qu'ils réussissent à raconter des histoires fictives bien construites.

Le contenu de l'histoire, ses liens avec l'expérience sociale de l'enfant jouent donc un rôle essentiel dans les débuts de la production narrative. Il en va de même de la compréhension des histoires. **Si celles-ci sont assez simples, et se plient à une structure classique, « canonique », où l'ordre temporel et les relations causales sont respectés, avec un début, un développement et une fin nettement repérables, des enfants de quatre ans éprouvent peu de difficultés à les suivre.**

En revanche, si le contenu est plus complexe, ou si l'ordre canonique de la cohérence n'est pas parfaitement respecté, il faudra attendre quelques années pour que les enfants manifestent une compétence dans la compréhension. L'essentiel de la recherche portant sur la compréhension du récit a été consacré aux problèmes de la mémoire, mais nous avons choisi ici de nous intéresser principalement à la production narrative et à ce que les enfants considèrent comme une histoire réussie.

*Kyra KARMILOFF et Annette KARMILOFF-SMITH in COMMENT LES ENFANTS ENTRENT DANS LE LANGAGE, éditions RETZ 2001*

## ■ La construction du concept de temps

La **notion de temps** est primordiale dans le processus de développement de l'être humain que ce soit d'un point de vue cognitif ou social. Le temps apparaît solidaire de toute la construction de l'univers : *Les quatre catégories de la pensée constituent un tout indissociable : l'objet et l'espace, la causalité et le temps car il n'existe pas d'objets sans espace ni d'espace sans objets. Les actions des objets les uns sur les autres définissent la causalité et le temps est la coordination de ces actions.*<sup>[1]</sup> L'articulation entre les concepts de temps et d'espace apparaît en particulier à travers la notion de mouvement : c'est la coordination de états spatiaux qui constitue le temps, la notion de vitesse est donc corrélative à la notion de temps. Cette relation entre espace et temps se traduit d'ailleurs dans nos pratiques sociales : nous associons, sur les frises chronologiques par exemple, gestion de l'espace (de la gauche vers la droite dans notre culture) et déroulement du temps (avant, après). Pour Piaget, la construction de la notion de temps se fait en trois grands stades : le stade des opérations d'ordre qui permet de sérier les événements en terme de succession, le stade des opérations de partition et d'emboîtements qui assurent le découpage des intervalles et des durées, le stade des opérations de mesure qui établissent une métrique du temps, en prenant une durée comme unité. **Emilia Ferreiro" a montré que ce développement cognitif est en relation directe avec le développement de l'usage de la temporalité dans le langage de l'enfant. On conçoit alors l'importance du travail sur le langage et l'apport du travail sur le récit dans la construction du concept de temps.** Ainsi l'enfant perçoit d'abord son temps vécu comme un temps cyclique, il va progressivement s'inscrire dans un temps linéaire, en prenant conscience qu'il grandit (importance de l'anniversaire) et qu'il s'inscrit dans une histoire.

La construction du concept de temps est très longue et l'école maternelle ne représente que la première étape d'un itinéraire qui, même chez l'adulte, peut parfois être considéré comme non achevé.

A l'école maternelle, l'approche du temps est transversale à la plupart des activités. Toutes les activités autour du récit, toutes celles qui nécessitent une codification d'une suite d'actions participent à la compréhension de la succession temporelle. Le travail sur le calendrier met en place simultanément la notion de cycle et la notion de repérage. Certaines activités permettent d'aborder la notion de durée comme, par exemple, associer le temps du trajet et sa longueur. Il est également possible d'introduire dans certaines activités les premiers outils de mesure du temps comme les sabliers ou les clepsydres.

*Alain PIERRARD, FAIRE DES MATHEMATIQUES A L'ECOLE MATERNELLE - CRDP GRENOBLE - 2002*